

28/01 - 1/10 2017

HORTA

en Amérique
1916-1918



Dossier de presse

L'ENTRÉE EN GUERRE

Tandis que l'armée d'occupation installe ses quartiers à Bruxelles, durant le mois d'août 1914, Victor Horta continue son travail (chantiers publics, enseignement). Il visite également dès les premiers temps du conflit les villes belges détruites, ou peu s'en faut, par les bombardements.



En février 1915, le gouvernement en exil à Londres organise une conférence sur la reconstruction du pays, Horta est clandestinement convié à y participer. Avec un passeport de dix jours – officiellement pour se rendre à Stockholm ! – obtenu par son épouse dont la nationalité suédoise était alors un atout, le couple parvient à se rendre à Londres. Sur place, Horta prend la parole et exprime son indignation face aux destructions orchestrées par l'armée ennemie ; son intervention est ensuite mentionnée dans la presse. Sa présence illégale à Londres étant révélée, il est quasi certain d'être emprisonné dès son retour en Belgique.

Alors que sa femme Julia part en Suède pour donner des conférences afin de lever des fonds et sensibiliser l'opinion publique à la situation des enfants belges, Horta est coincé à Londres sans but ni ressource. Fin 1915, il prend un bateau pour l'Amérique ; Julia l'y rejoint à l'été 1916.

HORTA EN AMÉRIQUE



ONE OF THE MAIN BUSINESS THOROUGHFARES OF ST. LOUIS, M.O.
There is an air of permanence about this city which has grown so slowly and surely along with the growth of the Nation until it stands sixth in size in the United States and first west of the Mississippi.

Horta subvient tant bien que mal à ses besoins en donnant des conférences dans les universités. Alors qu'il comptait présenter le *Modern Style*, on lui répond « nous le connaissons. Parlez-nous plutôt de vos beaux bâtiments anciens ! » (Mémoires, p.151). L'architecte, pouvant s'appuyer sur son érudition en la matière, propose dès lors des conférences très appréciées sur les styles anciens et « néo » très en vogue dans nos régions, parsemées d'anecdotes humoristiques et récits de légendes. Il sera par la suite invité à assumer un cours d'Histoire de l'Architecture à la *Georges Washington University* (Washington D.C.) pour l'année académique 1917-1918.

À New York, Horta est fasciné par la grille orthogonale que forment les rues. L'architecte est impressionné par les gratte-ciel qui sont peu ornementés au profit de la fonctionnalité. Pour Horta, qui dessine presque chaque pierre de façade, le choc de cultures est presque violent.

La standardisation est un maître-mot chez les Américains qui

l'utilisent tant dans les matériaux que sur les plans. Elle permet un coût raisonnable et donc l'accès au confort et à l'hygiène pour les classes ouvrières, sujet auquel Horta est sensible. Prévoir les emplacements de portes et fenêtres manufacturées, rectilignes et toutes de taille identique est une incongruité à laquelle l'architecte fraîchement débarqué est confronté. Il se rendra pourtant à cette idée et simplifiera les formes de ses bâtiments par la suite, y intégrera le béton, chassera le gaspillage des ressources.

Horta découvre également les associations d'architectes : une manière de faire différente et cohérente qui permet à un architecte principal de déléguer un certain nombre de tâches à ses seconds. Cette conception-là du travail, notre architecte ne l'adoptera jamais !



C'est à nouveau en tant que conférencier pour l'*Archaeological Institute of America* que Victor Horta a l'occasion de voyager dans tous les États-Unis en 1917 et 1918. Il découvre ainsi les missions espagnoles, qui s'étendent depuis le sud de la Géorgie jusqu'au Pacifique. Elles résultent de l'influence des missions catholiques venues des colonies espagnoles à partir du Mexique. Leur architecture est très différente du style colonial néo-classique que l'on trouve en majorité sur le reste du territoire.

Le *mission style* s'inscrit dans la continuité de l'architecture mexicaine. Horta réunit beaucoup de plans et de cartes postales de couvents texans et californiens. Son intérêt est là plus d'ordre historique qu'architectural, tout comme ses études de la flore californienne. La visite de Victor Horta et son épouse au *Yosemite National Park* est immortalisée par une photographie devant le *Wawona*, un célèbre tronc de séquoia percé en tunnel. Cette image est une des seules du couple en Amérique.

RETOUR EN BELGIQUE

L'un des buts de Victor Horta avait toujours été d'obtenir d'importantes commandes publiques et d'inscrire ainsi son nom à la suite de grands architectes nationaux comme Balat ou Poelaert. Au moment où la guerre a éclaté, il y parvenait d'ailleurs enfin, avec les commandes de l'Hôpital Brugmann (Bruxelles) ou du Palais des Beaux-Arts de Tournai. Il avait également été nommé directeur de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles afin d'en moderniser l'enseignement (tant en théorie qu'en pratique).

Dès qu'il apprend la fin du conflit, Horta renonce à son poste universitaire à Washington D.C. afin de rentrer en Belgique. Fort de son expérience américaine qui lui avait donné à voir des solutions à des problèmes modernes – solutions qu'il a pu juger positives ou pas – Horta reprend son ouvrage où il l'avait laissé. Il achève les projets interrompus par la guerre et, surtout, entame la conception de nouveaux bâtiments.



L'Art nouveau, trop exigeant en main d'œuvre, onéreux, élitiste, est déjà tombé en désuétude. Le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, qui s'inscrit dans la mouvance Art Déco, fait écho à des visites qu'Horta a faites en Amérique. Non que son style ait été radicalement modifié – on ne réforme pas Horta si facilement ! – mais un certain nombre de propositions techniques ont profité de ses pérégrinations. Ainsi, l'acoustique de la fameuse Salle Henry Le Bœuf – du nom du principal mécène et facilitateur du projet – a-t-elle été inspirée du « Tabernacle mormon » qu'Horta avait visité à Salt Lake City (Utah). « La qualité de l'acoustique découle en grande partie de la mise en place des matériaux » (*Mémoires*, p. 253), en l'occurrence, du béton et de l'acier. Gustave Lyon, célèbre acousticien, avait été consulté pour la conception de cette fabuleuse salle de concert. Fidèle à lui-même et rompu à ces questions depuis la construction de la Maison du Peuple de Bruxelles et de sa salle de concert, Horta a ignoré ses conseils. Grand bien lui en a pris, dans la mesure où la Salle Henry Le Bœuf jouit d'une acoustique mondialement reconnue.

JULIA HORTA

Alors que son mari était invité à la conférence de Londres, c'est elle qui, profitant de sa nationalité suédoise, obtient leurs passeports. Après que l'article révélant la présence de son mari à Londres – mais pas la sienne ! – l'eût poussé à renoncer à rentrer en Belgique, Julia Horta prend l'initiative de revenir à Bruxelles afin d'organiser en vitesse leur exil forcé – il est alors notamment question d'un chèque rédigé sur du papier à cigarette caché dans un tube de dentifrice...

Quand Victor embarque pour New York, elle part pour la Suède, soumise à une propagande pro-allemande intense, afin de sensibiliser ses compatriotes aux souffrances du peuple belge et dont elle a été le témoin. Elle qui n'avait prévu qu'un séjour de deux mois en Suède passe finalement plus de neuf mois à arpenter toute la Scandinavie. Son action attire d'ailleurs l'attention de l'armée d'occupation et elle se voit forcée d'entrer dans l'illégalité. En juin 1916, avant d'embarquer à son tour pour le Nouveau Monde et rejoindre son mari, elle insiste auprès des autorités françaises et belges pour visiter le front – tout le front, depuis Ypres à La Panne ! où elle rencontre la Reine Élisabeth.



Arrivée aux États-Unis, missionnée et documentée par le gouvernement belge en exil, elle fonde l'*American Aid for Homeless Children in Belgium*. Commence alors une longue suite de conférences et événements ayant pour but de lever des fonds et rassembler des dons au profit des enfants belges. Elle donnera en tout près de 400 conférences en plusieurs langues, s'adressant à quelques 600.000 personnes et récoltant l'équivalent de €11.000.000 actuels.

Elle ne s'arrêtera qu'en novembre 1918, quand l'épuisement a raison d'elle : Julia est hospitalisée et mise au repos forcé. Au sixième jour de sa retraite, elle apprend la fin de la guerre.

L'EXPOSITION

L'exil forcé de Victor Horta et son épouse, ainsi que événements qui l'ont déclenché, ont eu bien des répercussions. Ils se sont tous deux découvert une vocation de conférencier jamais envisagée. La Belgique et les ravages qu'elle a subis étaient au cœur de leurs préoccupations tout au long de leur périple. Dans ses mémoires (p.85), Julia témoigne de leur état d'esprit au moment de l'armistice : « De toute la guerre, M. Horta n'avait pas exhalé une plainte ; il fallut ce moment de détente pour que je réalise vraiment combien il avait souffert de l'exil. »

L'exposition raconte comment Horta, loin d'être impressionné par la hauteur des gratte-ciels, s'est plutôt intéressé aux conceptions qui sous-tendent l'érection d'un bâtiment : mise en œuvre des matériaux, organisation du travail, sécurité des ouvriers... Ses nombreux déplacements lui ont également permis d'étoffer ses connaissances, déjà solides, concernant l'histoire de l'architecture ainsi que de découvrir une nature grandiose qui était inconnue auparavant.

L'exposition donne à voir des photos, plans et cartes récoltés sur place par Horta, illustre des bâtiments qu'il a pu admirer et retrace son séjour américain.

